Deux beaux Discours

La gauche ayant demandé une enquête sur l'escamotage du suffrage universel pratiqué à Roubaix, les deux éminents députés visés, s'exprimèrent ainsi :

LE PRÉSIDENT. — La parole est au Comte de Montal... eux, pardon : au comte de Montalembert !... (A part) : Et moi qui le croyais mort en 1870!

VOIX A DROITE. — C'est son oncle.

LE PRÉSIDENT (qui a mal entendu). — Si c'est son oncle, nous ne sommes pas ici pour faire une séance de spiritisme !

L'ABBÉ LEMIRE. — C'est le fils du frère du grand Montalembert. Il est baptisé, a fait sa première communion, suivie d'un grand nombre d'autres et, depuis neuf ans, siège en ces lieux.

VOIX A GAUCHE. — N'y a qu'un théologien pour dire ces choses-là sans rire!

M. DE MONTALEMBERT (lisant). — Je sais que j'ai dé... dé... (à part) diable de valet de chambre, qu'a-t-il voulu écrire là ? (haut) Je sais que j'ai dé...rogé, c'est çà, rogé...

VOIX A GAUCHE. — Pauvre homme, il demande du citrate de maguésie ! Il en a bien besoin.

M. DE MONTALEMBERT. — Je sais, messieurs, que j'ai dérogé, qu'il n'y a pas de *Motte* qui vaille le *Mont-Alembert*, de même que la *masure elle* ne vaut pas le château, mais je ne suis *bas roi*, comme dit kaiser Wilhem II, mon ami vénéré, et je puis entrer *à loyer* dans la République, puisque Méline en a mis *Barthout*, jusqu'à ce que le monarque soit *des Rotours* ; alors nous pourrons *Dansette* de joie, et nous chanterons :

N'étant morose ni *sévère*
— C'en sont là des républicains !
— *De pied* droit nous partons, *gais, guerre*
Le Roy, terreur de ces coquins ;
Gais de pendre tous ces vauriens.
Amis remplissons notre verre,
Saoûlons-nous comme des *cochins* !

Mais revenons à nos moutons, *morgrette de Dieu* ! et établissons nos droits. Mon grand-père, qui a combattu les armées de la République et de l'Empire, — contre les sujets révoltés, ensuite contre l'usurpateur, — et qui a fait tuer plus de Français que je n'ai d'électeurs, a été non-seulement le père de mon père, mais encore pair de France, ce qui fait que la France est ma tante et que j'ai le droit d'y camper. Quant à moi, qui suis père et maire, j'espère que mes collègues trouveront que ce serait chose trop amère de me renvoyer dans mon Annapes.

VOIX A GAUCHE. — Il fait de l'esprit, votre valet de chambre.

MONTALEMBERT. — Dam, je lui donne assez gros gages pour ça. (A part) : C'est égal, je ne comprends pas ce qu'il me fait lire ! Enfin continuons :

D'ailleurs, Messieurs, nos électeurs sont bien à nous, puisque nous les avons payés — et très cher, car l'électeur devient hors de prix.

VOIX A GAUCHE. — Comme le pain !

MONTALEMBERT. — Heureusement que le grand Méline — dont j'attends le poireau, à cause des carottes que j'ai tirées avec succès à mes idiots d'électeurs, — a oublié cette matière première de la pâte électorale dans son tarif de douanes.

VOIX A GAUCHE. — Que n'oubliait-il aussi le blé?

MONTALEMBERT. — Et que mes amis, roturiers mais ficelles, ont pu en importer un bon nombre d'un pays voisin, car mes paysans eux-mêmes commencent à raisonner, ce qui est la pire des anarchies, inséparable du mauvais régime que nous subissons et contre lequel nous vous proposerons de réagir sérieusement en faisant l'économie du ministère de l'instruction publique, celui de nos curés suffisant bien.

Quant au suffrage universel, rien de plus bête que ça et qui ne sert à rien. Dès lors ça devient très coûteux d'être candidat royaliste...

DESCHANEL. — Vous nous avez promis d'être républicain !

MONTALEMBERT. — Ah ! c'est vrai, je ne m'en souvenais plus. Vous comprenez, messieurs, qu'une opinion provisoire ça peut s'oublier. *(Lisant)* Nous vous proposerons donc de supprimer ce rouage inutile qu'on appelle suffrage universel et d'attribuer à chaque électeur autant de voix qu'il a de domestiques ou qu'il occupe d'ouvriers : quelle simplification !

Et ça coûtera bien moins cher. Ainsi j'avais 800 distributeurs de bulletins ; ajoutez à cela que, pendant un mois, les curés, les vicaires, les moines, les frères, les sœurs, sont alliés de maison en maison convertir les femmes des électeurs. Ne faut-il pas je dédommage toutes ces saintes personnes de leurs peines ? Vous savez bien que l'Eglise ne travaille pas pour rien...

VOIX A GAUCHE. — Elle a cependant travaillé pour vous !

MONTALEMBERT. — J'espère, Messieurs, que vous prendrez en considération les grosses dépenses que j'ai faites et que vous validerez mon élection. A la rigueur on peut se résigner à recommencer tous lesquatre ans, mais deux fois coup sur coup, ce serait vraiment un abus et c'est pas comme ça que je comprends la République.

(Après cette lecture, M. le Comte s'essuie vigoureusement le front, ce qui trouble un peu l'ordonnance de son impeccable coiffure. La droite applaudit comme une petite folle. En descendant de la tribune, ses amis le félicitent, Bobé Rogez se jette dans ses bras, en s'écriant : Vous êtes mon second père !)

LE MARQUIS DE SOLAGES. — Il n'y a pas que les gens de qualité pour avoir tant de talent, si je voulais, *Jean Jaurès* bien autant !

VOIX A GAUCHE. — Qu'on les transporte à Charenton,

Ton ton ton taine et tonton !

LE PRÉSIDENT. — Messieurs, le son du cor est intempestif dans le temple des lois ! La parole est à Monseigneur Motte, dit Qouqu... pardon, mais je ne sais pas bien lire le cosaque...

A GAUCHE. — Pourquoi, «monseigneur»?

LE PRÉSIDENT. — Qui dit Motte dit Eminence !

UNE VOIX DANS LES GALERIES. — Mince, alors ! Le v'là Ugène, le v'là !

Ugène, Ugène, tu m' fais plaisir

UN HUISSIER, BACHELIER ÈS-LETTRES. — Silence *in excelsis* !

EUGÈNE MOTTE. — Messieurs, nous ne sommes pas ici pour parler de coquebaques ; c'était bon pour faire vibrer la fibre locale. Ici soyons sérieux ; je vais, en toute sincérité...

VOIX A GAUCHE. — Une fois n'est pas coutume !

EUGÈNE MOTTE. — Je dédaigne tout interrupteur qui n'est pas millionnaire. Le million il n'y a que ça.

(Lisant). On se plaint que nous avons acheté des électeurs : quel plus noble usage peut-on faire de sa fortune que de déguiser la charité sous forme de subvention à des ouvriers en chômage ?

On dit que nous avons forcé nos ouvriers à faire partie de l'« Union sociale et patriotique » ! mais c'est dans leur intérêt et pour leur inculquer de bons principes de morale ! D'ailleurs, puisqu'on nous les laisse exploiter économiquement pourquoi ne les exploiterions-nous pas politiquement? Nous achetons leur travail au meilleur marché possible : si nous faisons une condition d'y ajouter leur vote, quel mal y a-t-il ? C'est la liberté des contrats ! Travailler à notre profit et voter pour nous, cela ne fait qu'un ; c'est notre condition ; ceux qui ne l'acceptent pas sont bien libres de mourir de faim, c'est, de leur part, un suicide volontaire !

Nous les avons fait accompagner au scrutin, dit-on ? N'est-ce pas naturel ? A l'usine un contremaître les surveille, au scrutin on les dirige : n'est-ce pas dans le même ordre d'idées ? Il faut bien vérifier l'exécution des conventions !

Nous n'avons pas porté atteinte à la liberté de nos ouvriers, nous ne les avons pas menacés : nous leur avons dit : « Votez ou crevez de faim ! » N'est-ce pas légitime ? Nous ne leur défendions pas de choisir entre ces deux solutions !

On m'a calomnié, on m'a reproché mes usines de l'étranger, en Pologne, bientôt en Belgique : sans doute cela enlève du travail aux ouvriers français, mais les gros profits que nous en tirons reviennent en France et la richesse nationale en est augmentée : c'est là du plus pur patriotisme. Nous exploitons des ouvriers polonais ou belges et non des ouvriers français : ceux-ci devraient s'en réjouir ! Mais ils ne sont jamais contents et, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le dire, « *c'est l'envie qui les pousse* », et ce sont tous des menteurs, des hypocrites, des ivrognes, des fous !

Je suis républicain et je veux la liberté en tout. J'achète ce qui me plaît et comme je veux; c'est la concurrence. Avec mes millions j'achète des laines et des électeurs, du travail et des votes ? c'est un droit que je revendique et je n'empêche pas mes adversaires d'en faire autant.

Guesde et Moreau avaient perverti nos ouvriers. A les entendre nous ne pourrions pas faire de nos millions ce qui nous plaît : ce serait la une tyrannie épouvantable, devant laquelle nous, patrons, nous millionnaires, nous ne nous inclinerons jamais !

VOIX A GAUCHE. — C'est du cynisme !

EUGÈNE MOTTE. — Non Monsieur, c'est de la sincérité. Je vous parle en libre millionnaire ! Si vous invalidez nous recommencerons et, comme je ne connais pas de puissance qui puisse venir dans nos usines nous dicter des lois, nous continuerons à exiger de nos ouvriers, en retour du salaire que nous leur donnons, un travail parfait et un bon vote !

J'ai dit, Messieurs ; c'est la puissance de nos millions qui fait la grandeur de la France et, après tout, les ouvriers ne sont pas malheureux, puisque nous leur assurons du travail et du pain. La reconnaissance la plus élémentaire les oblige à nous seconder et leur patriotisme leur en fait une obligation. Déjà nous possédons le pouvoir économique, le pouvoir judiciaire nous est bienveillant, le pouvoir militaire nous protège : il n'est que trop juste que le pouvoir législatif soit entre nos mains !

(Cette lecture faite d'un ton que prendrait un boutedogue juché sur la tribune, désarme la gauche par sa brutale franchise. On se regarde avec étonnement devant tant d'audace et, pendant qu'à droite on applaudit frénétiquement, la gauche salue l'orateur de ses rires ironiques).

VOIX AU CENTRE. — Nous demandons l'affichage de ce discours.

VOIX A L'EXTRÊME GAUCHE. — L'affichage des deux !

LOYER ET MASUREL. — Comme çà on saura de quel bois nous nous chauffons.

ZEVAES. — Chauffez-vous, messieurs, en attendant que nous vous chauffions. Le prolétariat, qui va vous lire, s'en chargera.

L'affichage est voté à main levée à l'unanimité.

Pour extrait du futur compte rendu analytique :

Emile MOREAU.

EN BELGIQUE

(De nos correspondants)

Les élections de Tournai. — Manœuvres et fraudes électorales. — Une protestation. — Affreux accident près de Gand.

Nos cléricaux de Tournai n'ont, décidément rien à apprendre de leurs voisins et amis du Nord Français, au sujet des manœuvres électorales ; chaque jour apportant une preuve nouvelle que leur récent succès à la Chambre des représentants est dû à la pression, à la corruption et au mensonge, uniquement.

On a terrorisé les ouvriers, nous raconte notre confrère l'*Economie*, en annonçant la fermeture des établissements industriels, des usines, des carrières pour le cas où M. Duquesne ne serait pas élu ; on a payé sans compter les consciences vénales ; l'argent, l'or, les billets de banque ont été prodigués par dizaines de mille francs : la bière et l'alcool ont coulé à flots, les promesses de tous genres ont été multipliées. Vis-à-vis des socialistes on a usé de tortueuses manœuvres ; les mensonges les inventions, les faux ont été la monnaie courante employée dans les milieux ouvriers.

On a parlé d'une prétendue résolution d'un prétendu Congrès invitant les compagnons à voter pour les catholiques ; on a répandu des circulaires émanant soi-disant d'ouvriers socialistes et recommandant la liste n. 1 ; on a créé des équivoques en rapportant faussement ce qui se passait au sujet du ralliement dans d'autres villes comme Soignies et Thuin. Aux chefs socialistes, on a fait la suprême injure de vouloir les acheter : à Gaurain, on a offert 1,000 francs à un candidat écarté au premier tour pour qu'il ne prêche pas le ralliement ; on a voulu assurer l'abstention d'un dirigeant ayant une grande influence sur les ouvriers en lui faisant offrir 150 francs.

Ce qui n'empêchera pas M. Hoyois de se dire l'élu de l'arrondissement de Tournai.

Au fait, le voleur ne considère-t-il pas comme sien le bien dérobé ?

Nous apprenons, d'ailleurs, que l'Association libérale de l'arrondissement de Tournai va faire aux Chambres une demande d'annulation du scrutin de dimanche dernier.

Elle serait basée sur ce fait, notamment que des électeurs auraient reçu, la veille du scrutin, des bulletins de vote tout préparés portant le timbre de la commune, apposé par fraude.

Le lendemain, ces électeurs se seraient rendus au scrutin ayant ces bulletins, ainsi préparés, dans leurs poches, et dans l'isoloir, ils en auraient opéré la substitution avec ceux que leur avait remis le président.

— Un terrible accident est arrivé jeudi matin, à 8 heures, au village de Gontrode, près de Gand. Un vieillard de 84 ans, nommé Vos Helsuwé, meunier, s'approchant du moulin où il était employé, a été frappé violemment par une des ailes. Le malheureux a été renversé mais en voulant se relever il a été frappé par une autre aile et tué sur le coup.

INFORMATIONS

LE NAUFRAGE DE L'« ARIEL »

Brest, 4 juin.

Le Conseil de guerre maritime a acquitté le lieutenant Benoit, commandant l'« Ariel » qui a sombré à la suite d'une collision avec le « Friant », pendant une manœuvre de nuit.

HISTOIRE NÈGRE

Décidément nous avons des façons peu ordinaires de civiliser ; et, en général, dans les rapports entre Européens et les prétendues « races inférieures », c'est l'Européen qui se montre au dessous de tout.

Entre autres histoires absolument révoltantes que nous pourrions citer à l'appui de notre thèse, en voici une tout à fait récente que nous reproduisons textuellement d'après le *Gaulois* :

Dans un village, un chef malgache restait seul réfractaire à toutes les demandes de soumission.

Le général Galliéni se décide à lui adresser une dernière sommation.

Le chef malgache fait répondre qu'il res-era chez lui, dans sa case, et que si le chef français veut sa soumission, il n'a qu'à l'y venir chercher.

Le général Galliéni s'y rend sans avertir personne, avec quatre hommes pour toute escorte. Il est entré, seul : il tire un revolver de sa ceinture et marchant droit au chef rebelle, lui brûle la cervelle à bout portant.

Et le *Gaulois* de conclure :

Décidément, pour être fier d'être Français, il faut regarder la colonne expéditionnaire.

Notre confrère, s'il n'avait pas manqué absolument de sens moral, aurait fourni autre chose que cette réflexion monstrueuse pour qualifier l'acte de cet officier qui, accompagné de quatre hommes, est allé brûler la cervelle de ce nègre dont le seul tort était de croire que « charbonnier est maître chez lui ».

Dernière Heure

La Guerre Hispano-Américaine

Washington, 4 juin.

Une dépêche de Port-au-Prince (Haïti) confirme le renouvellement du bombardement disant que la flotte et les insurgés ont fait une attaque combinée et indécise contre Santiago.

Les insurgés, après un vif engagement avec la garnison, sont maintenant campés aux alentours de la ville.

Madrid, 4 juin.

Les événements de Santiago produisent ici un grand enthousiasme.

La ville est considérée comme imprenable.

Une dépêche officielle rapportant la destruction du *Merrimac* constate que les épaves du navire laissent l'entrée du canal libre.

Çà & Là

POUR CEUX QUI « SOUFFRENT »

Le gouvernement belge vient d'ouvrir un concours international entre inventeurs d'une pâte pour allumettes sans phosphore blanc, s'allumant sur toutes surfaces.

A partir de ce jour jusqu'au 1er janvier 1899, les communications et envois doivent être adressés au président de la commission, M. Woeste, ministre d'Etat, au ministère de l'industrie et du travail, 2, rue Latérale, à Bruxelles.

C'est le cas de répéter avec la chanson : « Allume, allume ! »

DANS LES DOUANES

M. Etienne Auriol, vérificateur-adjoint à Modane (direction de Chambéry), est nommé commis principal à Ohain (direction de Valenciennes).

Chronique Théâtrale

Nouveau Jeu

De l'un de ses romans disloqués, pleins de cette finesse d'observation qui caractérise le talent de [illegible], Trouphémus [illegible] Lavedan, a tiré le « Nouveau Jeu ».

Le *Nouveau Jeu* est la façon de vivre d'un jeune fêtard qui commet les extravagances les plus extraordinaires avec une désinvolture affectée, un scepticisme de commande. Au milieu de ses fantaisies de toutes sortes, Paul Gostard, consomme un mariage qui n'est pour lui qu'une autre fantaisie : maîtresse collante, mari infidèle, femme adultère, c'est la série des scènes drôles que sait si bien amener l'auteur de *l'Heure*, et qui provoquent le fou rire dans l'auditoire.

Le succès de cette comédie a été énorme, devant une salle comble. Les interprètes méritent tous les éloges : d'un naturel parfait, Brasseur a montré dans le rôle du *jeune homme nouveau jeu* qu'il a créé au Théâtre des Variétés de Paris toutes ses qualités de comédien accompli.

Dubosc dans le rôle de l'amant de Mme Gostard traduit fidèlement le parfait honnête homme. Le vieux Viseur est très spirituellement rendu dans le rôle du beau-père, par Raoul.

Mmes Lainé et Dickson qui joue les ingénues au Théâtre de Lille, sont des demi-mondaines achevées ; Mmes Delmas, Barelli, Riva de bonnes artistes qui jouent consciencieusement les rôles les plus difficiles qu'elles remplissent avec beaucoup de talent.

La troupe toute entière, enfin, est digne d'éloges.

M. G.

LES RENTES DES TRAVAILLEURS

Terrible accident à Hautmont

Paul Busières, âgé de 26 ans, maître-lamineur au Bassin, essayait avant-hier matin, vers 1 h. 1/2, de remettre une clavette à une machine en marche, lorsqu'il tomba la tête la première sur la « griffe » qui met le train en mouvement.

On se précipita aussitôt pour le retirer; mais c'était trop tard. Déjà les débris de sa tête jonchaient le sol.

Ce malheureux est marié, père de deux enfants et sa femme est sur le point d'accoucher.

La Muse Lilloise

MADEMOISELLE DASSONVILLE

L'héroïne du jour, la Muse Lilloise, a eu vingt ans le 2 maidernier. Elle est aujourd'hui suffisamment connue des Lillois pour que nous n'ayons pas à revenir sur ses qualités, communes d'ailleurs à toute la population ouvrière de la région.

L'œuvre de Charpentier

Qu'a voulu faire Charpentier en mettant à exécution l'idée du couronnement d'une Muse populaire ?

Il nous le révélait dans une conversation que nous avions, il y a quelques jours, avec lui.

« Associer la fille du peuple à une fête démocratique, susciter au milieu des joies trop bruyantes cette figure calme, relever par elle au sein de la foule cette féminité que la bourgeoisie et le monde croient être seuls à détenir, incarner Marianne, mais une Marianne pure et douce, symboliser en elle la poésie et la beauté refusées aux humbles par les classes dirigeantes. »

On sait que notre concitoyen, se plaît à chanter librement et franchement ce peuple qu'il aime et dont il raconte les douleurs et les rêves en ses grandes pages symphoniques si parfaites et d'allure si noble.

Aujourd'hui il se propose de célébrer la vaillante fille du peuple, de l'auréoler, de la poétiser, de l'idéaliser en un mot.

Si la célébration de la fête ne comporte pas exactement la réalisation de ce programme, — le Comité Desrousseaux ayant plutôt copié la fête montmartroise de l'an dernier, — le public retrouvera entière, l'idée de Gustave Charpentier, dans son œuvre qui sera interprétée au Grand-Théâtre, ce soir même, et bientôt, espérons-le, dans un concert essentiellement [illegible] plutôt le scéna-[illegible]

La Muse du peuple

« Au lever du rideau, la scène représente une clairière. Au fond sur un tertre un berceau de verdure. Sous ce berceau la Muse et ses suivantes. Aux pieds de la Muse, des enfants avec sur les genoux des corbeilles de roses. A droite et à gauche du tertre, des groupes d'étudiants et d'ouvrières. Des cloches annoncent que la cérémonie commence.

« Durant les chants populaires sont survenus des groupes d'artistes. Ils apportent leur hommage à la Muse, fille du peuple, et glorifient en elle l'inspiratrice de leurs œuvres, celle enfin qui le guide vers la Beauté. Soudain comme évoquée par le désir de tous ces artistes à la fois, la Beauté jaillit, triomphe de chair et s'épanouit dans sa splendeur souveraine. Souriante et s'offrant, la Beauté mime la joie de s'éterniser dans l'œuvre humaine, et danse parmi la foule dont les regards charmés vont de la Beauté qui est le rêve à réaliser à la Muse par qui se peut réaliser le rêve.

» Soudain le poète fend la foule, va vers la Muse, la salue, et montre la divine danseuse.

« Pendant cette scène, la Beauté s'approche de la Muse. Aux petits miséreux, elle prend des roses blanches, en tresse une couronne et la pose sur la tête de l'Elue.

A ce moment, sous les traits d'un pauvre hère, s'avance la souffrance humaine. Il mime l'éternelle souffrance, les angoisses de l'humanité prisonnière d'une vie que ses fils ont faite si mauvaise. Il pense un moment aux révoltes possibles et croit entendre les clameurs des charges justicières, la marche triomphante des peuples en route pour l'universel bonheur. Il s'arrête brusquement, regarde autour de lui avec stupeur. « Hélas c'était un rêve, le malheur ne l'a pas quitté ».

« Au loin les voix célèbrent l'avènement de la Muse du bonheur. Le Mime tend l'oreille vers ces voix d'espoir. Brusquement dans un flamboiement de lumière lui apparaît la Muse. Avec ravissement il la contemple. D'un geste éploré il l'appelle à son secours. La sœur consolatrice lui tend les mains. Frémissant il se redresse, transfiguré par l'espoir, il se traîne vers la muse accueillante. Lentement, avec des arrêts d'extase, il gravit les degrés de l'estrade, s'agenouille aux pieds de l'Elue. La Muse souriante le relève.

Telle est l'œuvre de Charpentier, l'hymne de la religion nouvelle, dont la sainte sera la femme qui travaille, l'enfant du prolétariat grandissant devant la bourgeoisie.

C'est la voix du peuple qui vibrera dans l'orchestre ardent, disant un rêve de l'artiste.

GERMINAL.

Les Fêtes

Voici l'ordre du cortège de la Muse : 1° Jeune Fanfare des Trompettes les Travailleurs ; 2° Délégations des sociétés de gymnastique de Lille avec leurs étendards; 3° Musique de l'Imprimerie Danel; 4° Char Desrousseaux, Cercle mandoliniste « La Madrilène » ; 5° Harmonie de Fives ; 6° Les Enfants de Gutenberg ; 7° Le char de la Muse et de ses demoiselles d'honneur ; 8° La Fanfare l'Union du Nord ; 9° Char aumônière.

Les quêteurs recevront leur tronc avant le départ, au marché de la rue St-Sébastien.

***

— A neuf heures du soir, un bal avec bataille de confetti aura lieu dans les jardins de l'Alcazar. Le prix d'entrée est de un franc pour les cavaliers et cinquante centimes pour les dames. Le produit de la recette sera versé au Comité Desrousseaux.

— Réunion de tous les membres du Comité aujourd'hui, à onze heures du matin, rue Saint-Sébastien.

L'ÉLECTION DU CANTON SUD-EST

On sait que le 19 juin doit avoir lieu dans le canton Sud-Est de Lille l'élection d'un conseiller général en remplacement de M. Rogez, décédé.

La *Dépêche* a publié à ce sujet hier matin l'information qui suit :

« Les différents groupes républicains libéraux du canton Nord-Est, qui ont soutenu la candidature de M. Paul Rogez à la députation se sont réunis vendredi soir en vue de désigner un candidat au conseil général en remplacement du très regretté M. Charles Rogez.

» La réunion a tenu d'abord à rendre un suprême hommage à cet homme de bien et a émis le vœu que les diverses œuvres et institutions sociales et scolaires auxquelles il se consacrait avec le dévouement que l'on sait, soient maintenues et développées.

« Dans cet ordre d'idées, la réunion a été unanime à demander à M. Battet-Rogez, gendre de M. Charles Rogez, de vouloir bien accepter la candidature au conseil général pour l'élection du 19 juin prochain.

« Une délégation comprenant des représentants de la partie urbaine du canton de Fives et de Saint-Maurice, ainsi que de la commune se rendra auprès de M. Battet-Rogez et le prier de donner cette nouvelle marque de dévouement à la cause républicaine et à la mémoire de M. Charles Rogez ».

De son côté l'*Echo* d'hier soir annonce la même nouvelle, en la faisant suivre de la note suivante qui paraît plutôt de mauvaise humeur :

La réunion à laquelle fait allusion cette note était assez restreinte et le choix de M. Battez-Rogez n'est rien moins que définitif.

Eh ! que voilà une étrange appréciation de l'importance des « différents groupes républicains libéraux du canton Nord-Est » dont parle la *Dépêche*.

Pour un peu, l'*Echo* les accuserait d'être « un pelé et deux tondus. »

Que cache ce dénigrement de forces de la *Dépêche* par son associé d'hier ?

Les gens bien informés prétendent que M. Gustave Dubar dont la popularité est si grande et qui dispose pour l'acclamer de réunions si peu « restreintes » avait songé à sa propre candidature, et avait obtenu l'appui de la Préfecture. « Je les feraï bien marcher, » disait-il en parlant des conservateurs.

Ceux-ci, paraît-il, ne « marchent pas » ils ont les pieds nickelés. Et, en fait de conseil général, ils ont donné à M. Dubar celui de leur céder la place.

C'est ce que, la mort dans l'âme, l'*Echo* se résignera à faire. Jamais il n'osera avoir son candidat à lui, rien qu'à lui ; car celui-ci aurait moins de voix que l'*Echo* ne met de lampions le jour où il s'approprie la victoire des candidats d'autrui.

43

LES

DEUX GOSSES

PAR

PIERRE DECOURCELLE

DEUXIÈME PARTIE

MAISON ZÉPHYRINE, LA LIMACE ET Cie

AU

UN NEVEU A HÉRITAGE

— Pas possible.

— Rien à faire ! Un revolver sur le front... Je songeai tout de suite à mon gus... J'avais des circonstances en ne résistant pas... Vol avec effraction et escalade, c'est vrai, mais pas de surin... C'étaient mes dix ans, avec un bon jury...

On a beau dire, crois-moi, Zéphyrine : il y a des braves gens dans ce monde. Le *mec* aurait pu certainement appeler les *sergots* et me faire *aller au rejiff*... Eh bien ! pas du tout. Nous causons... Il reconnaît tout de suite que je suis un garçon *à la coule*, qu'il ne trouvera jamais mieux pour faire l'éducation de son fils ; et voilà qu'il me le donne à élever à condition qu'il n'entendrait plus jamais parler de nous. Et il a payé d'avance !

— Alors, dit Zéphyrine naïvement, il a vu tout de suite que tu saurais donner à l'enfant un bon état ?

— Cette confiance, je l'avoue, m'a touché, continua imperturbablement La Limace, tellement que je ne serai pas seulement, pour le moutard, un instituteur, un maître ; il trouvera en moi, je te le jure, Zéphyrine, un père, un vrai père...

— Et en moi, une mère !... Je n'ai pas connu la mienne, c'est vrai ! Et pourtant je sens que j'ai des entrailles de mère. Et crois-moi, La Limace, rien ne vaut une mère !...

Et Zéphyrine, qui, tout en buvant les paroles de son mari, avait aussi, pour mieux écouter peut-être, ingurgité un certain nombre de petits verres, fondit en larmes et se jeta au cou de son adoré en le couvrant de baisers.

La Limace, altéré lui aussi sans doute par son long récit, l'avait arrosé par de fréquentes libations, si bien que, fort ému également, il répondit aux caresses de son épouse par des étreintes passionnées.

Mais, sans qu'il soit possible de savoir comment ce revirement s'opéra, quelques minutes après, les deux misérables se gourmaient à qui mieux mieux.

Les coups de poing pleuvaient ; les coups de pied répondaient aux coups de tête, et les deux corps roulaient, tantôt dessus, tantôt dessous, jusqu'à ce qu'enfin les hasards du combat les conduisirent enlacés, jusqu'au fossé de la route, au fond duquel tous deux disparurent, puis s'endormirent.

A ce moment, Claudinet, toussant toujours, sortit de l'entresort.

Il avait vu les dernières péripéties de la lutte ; mais ce spectacle ne l'avait guère ému.

Il replaça proprement dans un placard tout ce qui restait du déjeuner...

Puis lui-même s'étendit au pied du canapé, où Fanfan dormait encore, en murmurant :

— Allons ! En voilà pour deux heures au moins de tranquillité.

Troppmann, repu, s'était, lui aussi, couché au milieu de l'herbe verte.

Le chien seul veillait, accroupi à côté de lui.

D'ailleurs, il ne passait personne sur la route ensoleillée.

Depuis un moment déjà, Claudinet rêvait.

A quoi ?...

A sa première enfance, peut-être, passée à l'hospice des Enfants-Trouvés.

Asile si triste pour ceux qui ont pu en sortir, retrouver autour d'eux une famille et se rappeler alors la douleur provenant de l'absence de toute affection, mais qui, pour le pauvre enfant, représentait un lieu de délices, un paradis perdu.

Jamais il n'avait remarqué les misères du règlement, les froides exigences d'une discipline nécessaire, l'uniformité navrante des jours et des heures ; et l'absence des baisers d'une mère.

Il ne se souvenait que de la régularité d'une vie douce, des repas abondants et sains, des caresses des sœurs, dont la banalité lui échappait, faute de point de comparaison, de ses promenades avec ses camarades, et de ses jeux passionnés dans la grande cour de l'asile, ou quelquefois, au milieu des autres enfants, au Luxembourg.

Il se rappelait les messes solennelles, où, enfant de chœur, vêtu de la belle robe rouge et du surplis de dentelle, il mêlait sa voix pure, dont tout le monde le félicitait, aux plaintes mélodieuses des orgues.

A cette époque-là, le nom de mère lui semblait représenter un de ces êtres qui n'existent pas sur la terre, comme les anges aux ailes blanches, comme les séraphins vêtus de bleu, dont il voyait les images dans son paroissien.

Il pensait retrouver la sienne au milieu de ces anges et de ces séraphins plus tard, dans le ciel.

Comme il l'aimait, cette mère, qui, lui avaient dit les sœurs, veillait sur lui de là-haut !

Comme il était heureux déjà, en songeant à ses baisers, à ses caresses, lorsqu'ils se retrouveraient.

Un jour, tout à coup, on lui avait dit :

— Ta mère n'est pas partie pour le ciel... Elle veut te reprendre auprès d'elle... Tiens ! la voilà !...

Et on lui avait montré une femme qui lui avait fait peur d'abord, dont les premiers baisers l'avaient glacé et qui l'avait emmené avec elle.

Alors il lui avait semblé entrer dans cet enfer dont l'aumônier lui avait parlé à l'hospice, dont les bonnes sœurs aussi parfois, le soir, avaient raconté les horreurs, en lui disant que c'était dans ce séjour épouvantable qu'allaient les enfants méchants et que Dieu punissait...

Qu'avait-il donc fait pour y être jeté ?

Et puis cet enfer était bientôt devenu plus sombre encore.

Celle qui s'était annoncée comme sa mère et qui s'efforçait d'être bonne pour lui, qui l'embrassait, le consolait de ses chagrins d'enfant, à laquelle peu à peu son cœur s'attachait, avait disparu.

On lui avait dit qu'elle était morte.

Pourquoi donc, puisqu'elle était venue le chercher à l'hospice, ne l'avait-elle pas emmené avec elle ?

Pourquoi l'avait-elle laissé à son oncle La Limace, à sa terrible tante Zéphyrine ?

Pourquoi donc aussi, depuis cette disparition de sa mère, avait-il commencé à tousser, d'abord un peu, ensuite davantage, puis, comme maintenant, presque toujours, et en se sentantant dans la poitrine d'horribles souffrances, comme un feu qui le brûlait intérieurement ?

Il était seul !...

Et il rêvait, et il pleurait, mais tout bas, car son oncle et sa tante le lui avaient bien défendu.

Dans un mouvement qu'il fit, son visage se retourna du côté de l'enfant qui dormait auprès de lui.

Celui-ci s'était réveillé.

Et les yeux grands ouverts, il resfait immobile et muet... comme s'il était encore sous l'empire d'un rêve terrifiant...

Cependant, remarquant que Claudinet fixait sur lui des regards curieux, Fanfan fit un léger mouvement et murmura :

— Pourquoi pleures-tu, toi ?

— Je ne pleure pas ! repartit Claudinet effrayé d'être surpris en flagrant délit d'une chose qui lui était formellement défendue.

— Mais si ! tu pleures ! insista l'enfant, puisque tu as les yeux et les joues mouillés... Tu mens en disant que non et c'est vilain. Ta maman sera fâchée si tu mens.

— Je n'ai pas de maman.

— Tu n'as pas de maman ! s'écria vivement l'enfant se redressant sur son coude et avec un accent de profond étonnement... Tu n'as pas de maman ? Où donc est-elle, alors ?

Elle est au ciel.

Fanfan resta un instant pensif, puis après quelques minutes :

— Et ton papa ?

— Je n'ai pas de papa non plus.

— Pas de maman ! Pas de papa !

— Il est parti, lui aussi.

(A suivre).